

Les Yeux des statues sont vides

Par Léa Bismuth

« Ces effigies gardées intactes dans la mémoire, quand on les retrouve, on s'étonne de leur dissemblance d'avec l'être qu'on connaît ; on comprend quel travail de modelage accompli quotidiennement l'habitude. »
Marcel Proust



Ils ont sculpté le temps pour s'apercevoir que le temps échappe.
Ils se sont refusés à dresser des monuments aux gloires du passé.
Ils ont édifié des statues mensongères afin de construire de nouvelles mémoires.

Qui sont donc ces enfants qui déniaient leur héritage ? Et décident de faire table rase d'un passé étouffant ? Ce sont ces enfants qui ne sont tributaires d'aucune règle préalablement admise. Des êtres chanceux qui décident qu'ils peuvent aussi oublier le passé disparu. L'oublier pour précisément le reconquérir, et peut-être le comprendre.

Oublier, pour faire face à la faiblesse et à la mélancolie.

Faire du présent tout puissant un espace de lacune ouvert aux quatre vents.

Partir à la recherche des fantômes qui peuplent les couloirs, les lieux abandonnés, les espaces transitoires, les terrains vagues, les banlieues et les limbes du monde. Ces espaces qui n'ont ni commencement ni fin, relégués à n'être que des territoires du passage, dans lesquels on ne fait pas station, où le sol vacille et qu'il vaut mieux traverser en courant, comme lorsque la nuit, nous pressons le pas, de peur qu'une force inexistante ne nous attrape et ne nous tire vers son néant. Ce sont des lieux où l'on ne peut en aucun cas trouver la quiétude. Des territoires parasites, qui bordent, qui sont alentour. Et jamais au cœur. Des espaces pour mourir.

Pasolini y fait vivre des corps perdus, à la recherche de leurs limites physiques. Dante y décrit les errances infinies du purgatoire. Et les livres d'histoire les évitent soigneusement.

Car, tout n'est-il pas fait pour nous faire oublier que l'errance existe ?

Certains enfants, insoumis, ouvrent une faille dans le *continuum* du temps et décrivent des lignes d'erre. Ils ouvrent des sillons qui ne se refermeront jamais, espérons-le. Passé, présent et futur ne sont plus qu'une seule et même chose, un seul et même magma informe qui est le milieu ambiant des œuvres latentes et en partance, des livres qui s'écrivent ou des tableaux qui se peignent.

Espace du sommeil.

Monde des puits sans fond et des nappes de nuit. Des soubresauts.

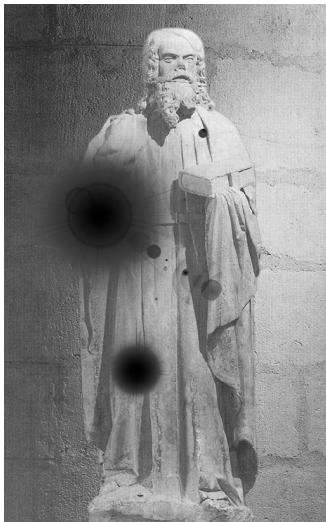
Dans ces territoires nocturnes et somnambules, les yeux des statues sont vides. Leurs visages inexpressifs, n'ont pas même un soupçon d'âme. Nous croisons ces statues dans les musées, aux



détours de vitrines, et nous engageons avec elles des dialogues de sourd. Parfois, il arrive dans certains contes, que Galatée se réveille et prenne vie, sous les doigts d'un artiste amateur. La chevelure se détend, le marbre s'assouplit prenant la chaleur de la peau, les cils se détachent et la bouche s'entrouvre. Mais, pour le commun des mortels, comment étreindre ces corps absents et ces chevelures sans visage ? Car ce sont eux les vrais spectres, ces corps froids laissés seuls dans les églises et autres basiliques lorsqu'à la nuit tombée les lourdes portes de bois se referment, et les épaisses clés de fer tournent dans les serrures. Là, ils se retrouvent seuls, figés dans le marbre et la pierre, incapables du moindre mouvement, du moindre geste, dans l'attente du lendemain, lorsque des regards pieux ou touristes se porteront à nouveau sur eux.

Dans ces lieux où vivent les présences, il y a souvent des squelettes à l'abandon, frêles silhouettes ajourées qui n'existent encore que par miracle, et qui tomberont bientôt en poussière, ne laissant qu'une simple trace grise sur le sol.

Que reste-t-il *après* ? Une fois que quelque chose a eu lieu... Des bouts, des parcelles, rien de bien efficace, rien d'utilisable. On tourne *autour*, autour des morceaux, des traces, des ruines.



Décrire des petits tours autour des tas de pierre. Des circonvolutions maniaques.

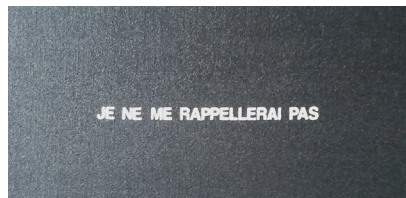
Puisque nous n'entrerons pas dans le champ de ruines plein de ronces, nous roderons alentour.

S'asseoir au bord et guetter, les jambes balançant dans le vide. Faire le guet. Peut-être une apparition... Parmi les herbes folles, toute une peuplade d'anarchie sous les pieds.

Ecrire sur le cratère des souvenirs et des ruines. Depuis le souvenir de l'enfance. Le souvenir de l'enfant qui parle. Souvenir d'enfance. Parler pour l'enfant qui était. Par-delà l'enfant se réinventant à travers les lèvres d'un vieillard.

Mais, à quel instant un souvenir *devient-il* un souvenir ?

Se souvenir.
Je ne me rappellerai pas.
Ils ne se rappelleront de rien.



Léa Bismuth, mai 2014

Avec le soutien de la ville de Paris / Aide à la création

Avec le soutien d'Art Composit

Remerciements à : Arnaud Aimé, Emilie Bouvard, Julie Plumelle, Starcranks, Anne-Laure Andreutti, Arts Factory, Ingrid Weill, Michael Capron, Céline Violet.

The eyes of the statues are empty

« Ces effigies gardées intactes dans la mémoire, quand on les retrouve, on s'étonne de leur dissemblance d'avec l'être qu'on connaît ; on comprend quel travail de modelage accomplit quotidiennement l'habitude. »
Marcel Proust



They carved the time to realise that time escapes.
They refused to erect monuments to past glories.
They built false statuary to build new memories.

Who are these children who deny their heritage? And decided to make a clean sweep of a suffocating past? These are children who are not dependent on any rule previously allowed. The lucky ones who decide they can forget the past that disappeared. Forget it to precisely recover it, and perhaps understand it.

Forget in order to address the weakness and melancholy.
Make the almighty present a space of gaps open to the four winds.

Going in search of the ghosts that inhabit the corridors, the abandoned places, the transitional spaces, the wasteland, the suburbs and the world in limbo. These spaces have neither a beginning nor an end, they are relegated to mere territorial passages, in which we never stop, where the ground flickers and it is better to run through, as when at night we quicken our steps, lest a non-existent force grabs us and pulls us into the void. These are places where one can never find peace. Parasite territories that border, that lie around. And never in one's heart. Places to die. Pasolini makes lost bodies live there, looking for their physical limits. Dante describes them as the endless wanderings of purgatory. And history books carefully avoid them.

For, isn't everything done to make us forget that wandering exists?

Some children, rebellious, open a gap in the continuum of time and describe the lines of wander. They open furrows that will never close again, one can hope. Past, present and future become one and the same, the same shapeless magma which is the ambient environment of latent and outbound works, books that are written or paintings that are drawn.

Place of slumber

A world of bottomless pits and night blankets. Jolts.

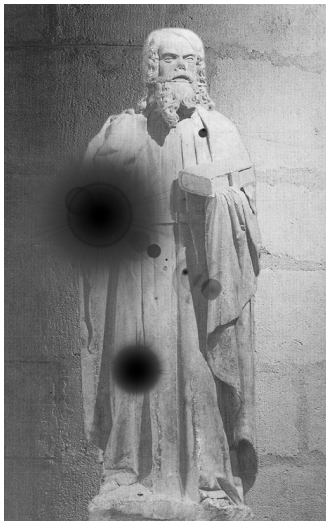
In these nocturnal territories of sleepwalking, the eyes of statues are empty. Their expressionless faces do not even have a hint of soul. We come across these statues in museums, in their display cabinets, and we start a dialogue of the deaf with them. Sometimes, as it happens in tales, the statue awakes and comes to life under the fingers of a loving artist. The hair relaxes; the marble



softens taking the warmth of the skin; the eyelashes detach and the lips part. However, for the mere mortals, how is it possible to embrace the empty bodies and the absent faces? For these are the real ghosts, these statues and effigies left alone in the churches and basilicas when, at nightfall, the heavy wooden doors close and the thick iron keys turn in the locks. This where they find themselves alone, in their frozen bodies of marble or stone, incapable of any movement, any gesture, waiting for the next day when the religious or the tourists will gaze at them again.

In those places where the shadows live, one will often find forgotten skeletons, frail openwork silhouettes that exist only by miracle, and that will soon turn into powder, leaving only a mere gray trace on the floor.

What is left then? Once something has taken place... Pieces, shreds, nothing really useful, nothing usable. One revolves around the smithereens, the traces and the ruins. Delineating small laps around piles of stone. Maniac convolutions. Since we do not enter the field of ruins full of brambles, we will lap around.



Sitting around and watching, our legs swinging. We keep watching. Maybe an appearance ... Among the weeds, a whole tribe of anarchy is under our feet.

Writing on the crater of memories and ruins. Since we can remember ourselves as children. The memories of the child that talks. Childhood memories. Talking of the child that was. Beyond that child, reinvented through the lips of an old man.

But at which point does a memory become a memory?
To recollect.
I will not remember.
They will not remember anything.

Léa Bismuth, mai 2014



With the support of city of Paris / Aide à la création

With the support of Art Composit

Special thanks to: Arnaud Aimé, Emilie Bouvard, Julie Plumelle, Starcranks, Anne-Laure Andreutti, Arts Factory, Ingrid Weill, Michael Capron, Céline Violet.